

les endroits qui, étant des ennemis des flammes,
font s'éteindre et mourir entièrement ses feux ?
Et pourquoi serait-il au pouvoir de la terre
de priver, à son tour, la lune de lumière,
de tenir le soleil dessous elle opprimé,
au moment, chaque mois, où la lune en son cours
glisse dans les rigueurs ténébreuses du cône ?
en ce même moment, serait-il impossible
que coure un autre corps au-dessous de la lune,
ou qu'il glisse devant le disque du soleil
de manière à venir en briser les rayons,
interrompant ainsi sa prodigue lumière ?
Et autrement, si c'est de son éclat à elle
qu'elle brille, pourquoi serait-il impossible
que la lune défaille en quelque point du monde,
770 en franchissant des lieux hostiles à ses feux ?

Et puisque j'ai trouvé comment, parmi l'azur
du vaste monde, tout pourrait bien se produire,
si bien que nous pourrions apprendre quelle force
et quelle cause meut les marches de la lune
et les cours variés du soleil, ou encor
comment lune et soleil peuvent, quand leur lumière
est masquée, s'éclipser et couvrir de ténèbres
les terres, les jetant dans la perplexité
lorsque, comme des yeux, ils se ferment ainsi,
et comment, leur lumière une fois démasquée,
ils fouillent du regard tous les lieux éclairés
780 de leur blanche clarté, j'en reviens à présent
à la fraîcheur du monde, aux terres encor molles,
cherchant ce qu'en premier, tout neuf engendrement,

elles voulurent faire accéder aux rivages
de lumière, et remettre au caprice des vents.

Et le premier cadeau fut le genre des herbes
et leur verte splendeur, dont la terre entoura
les collines : voilà que par toutes les plaines,
les prés couverts de fleurs lancèrent leurs éclairs
verdoyants¹, et qu'ensuite aux arbres fut donné
force émulation à pousser dans les airs,
allant à toute bride. Ainsi, de même que
le corps des emplumés, celui des quadrupèdes,
commencent par créer poils et plumes et soies,
790 de la même façon, la terre alors nouvelle
supporta tout d'abord herbes et jeunes pousses,
avant que de créer les espèces mortelles
de ce lieu-là, par elle engendrées en grand nombre
et de mille façons, sous des formes diverses.
Les êtres animés n'ont pas pu, en effet,
tomber du ciel², pas plus que les races terrestres
sortir des fonds salés : on ne peut éviter
d'en conclure, dès lors, que c'est avec justice
que la terre se vit donner le nom de mère,
puisque d'elle est sorti, en somme, tout le reste³.
Et aujourd'hui encor on voit sortir de terre
quantité d'animés que sont venus former
les pluies et la vapeur ardente du soleil⁴ ;
il ne faut pas, dès lors, s'étonner qu'en ce temps
ils fussent engendrés plus nombreux et plus grands,
800 puisque c'est une terre et un éther tout neufs
à cette époque-là, qui les ont vus pousser.
Ce fut la gent ailée, d'abord, tous les oiseaux,
quittant leurs œufs éclos, chassés par le printemps,
tout comme, de nos jours, en été, les cigales
quittent spontanément leur tunique en fourreau

1. Idée qui se trouve déjà chez Empédocle, fr. A 70, mais avec une
« chronologie » différente. 2. Cf. II, 1153-1156. 3. Cf. II, 598-
599.

4. Cf. II, 865-882, 898-901, 928-929. La génération spontanée
permet ici de réaffirmer le principe — le sensible naît de l'insensible
— dans le scénario de la genèse effective.

pour s'en aller chercher de quoi manger et vivre.
La terre commença à faire don, alors,
des générations de mortels. En effet,
chaleur, humidité régnaient en abondance
sur les champs. Et partout où le lieu s'y prêtait,
des matrices poussaient, enracinées en terre¹ ;
et lorsque, parvenues à leur maturité
et sous la pression de l'âge des bébés
810 fuyant l'humidité et aspirant à l'air,
elles avaient éclos, vers ce lieu la nature
faisait faire un détour aux canaux de la terre,
l'obligeant à verser, de ses veines ouvertes,
un suc comme du lait, de même qu'à présent,
la femme ayant mis bas s'emplit d'un lait suave
parce que tout l'élan que donne l'aliment
se trouve transporté dans les seules mamelles.
La terre fournissait aux enfants l'aliment,
et la chaleur l'habit, et l'herbe leur faisait
un matelas douillet à l'abondante laine.
Le monde tout nouveau ne produisait pourtant
ni la rigueur des froids, ni l'excès des chaleurs,
820 ni les vents violents. Les choses, en effet,
croissent toutes de pair et forcissent de pair.
C'est pourquoi je redis que c'est avec justice
que la terre s'est vu donner le nom de mère,
puisque c'est elle qui créa le genre humain,
et qui, en un moment précis ou à peu près,
répandit l'animal, tant ce qu'on voit courir,
errant, sur les grands monts, que, simultanément,
tous les oiseaux des airs, aux formes variées.
Mais sa fécondité ne peut qu'être finie,
et donc, comme une femme usée par la vieillesse,
elle n'enfanta plus. La nature du monde
tout entier, en effet, est par l'âge changée,
c'est tout qui doit passer d'un état dans un autre,

1. Voir Diodore de Sicile, I, 7, 3-7. Un texte tardif de Censorinus, *De die natali*, IV, 9, cité par Robin dans son commentaire, attribue cette thèse singulière à Épicure lui-même.

rien ne reste semblable à soi, tout se dépia
830 la nature contraint toute chose à changer,
elle transforme tout. Tandis qu'un corps pourrit
et languit de vieillesse, un autre est là, dessous,
qui pousse et qui bientôt sort de l'obscurité.

La nature du monde en sa totalité
se trouve donc ainsi par l'âge transformée,
la terre passe ainsi d'un état dans un autre,
ce qu'elle avait pu faire, elle ne le peut plus,
mais peut ce qu'elle n'a auparavant produit.

Nombreux, également, furent à cette époque
les monstres que la terre essaya de créer
et qui avaient des traits, des membres étonnants¹ :
l'androgyné, qui n'est ni ceci ni cela,
qui est entre les deux, doublement rejeté,
840 et des êtres sans mains, d'autres privés de pieds,
et des êtres muets car ils étaient sans bouche,
et d'autres sans visage et qui étaient aveugles,
et d'autres qui avaient tous les membres soudés
au reste de leur corps, tellement bien liés
qu'ils ne pouvaient rien faire, aller où que ce fût,
ni éviter le mal, ni pourvoir au besoin.
Et ces prodiges-là, tous les monstres du genre,
la terre les créait en pure perte, car
la nature empêcha qu'ils fissent leur croissance,
qu'ils touchent à la fleur tant désirée de l'âge,
et ils ne purent ni trouver de l'aliment,
ni non plus s'accoupler dans l'acte de Vénus.
Or, nous le voyons bien, pour que les choses puissent
850 provigner et forger des générations,
est requis le concours de quantité de choses :
d'abord des aliments ; puis, qu'à travers les membres
ait par où s'écouler hors du corps alangu

1. On a rapproché cette mention des monstres primitifs de textes célèbres d'Empédocle (fr. B 57, B 61). Mais Lucrèce distingue minutieusement les monstres réels, qu'il conçoit comme des « ratés » de la vie aux origines (v. 837-854), des monstres hybrides, qui n'appartiennent qu'aux mythes (v. 878-924).

la semence féconde ; enfin, il est requis
qu'aux mâles la femelle ait pouvoir de s'unir,
que donc mâle et femelle aient chacun ce qu'il faut
pour échanger entre eux des plaisirs mutuels.
En outre, à cette époque, il y eut forcément
quantité d'animés dont les genres périrent,
n'ayant pu faire souche en se reproduisant.
Car tous ceux que tu vois jouir de l'air vital,
c'est que, dans chaque cas, leur ruse ou leur vaillance
ou leur rapidité leur fut une défense

⁸⁶⁰ et a sauvé leur genre. En outre, il en est maints
que leur utilité recommande à nos soins
et qui subsistent donc, remis à notre garde.
C'est ainsi qu'au début, le genre impétueux
des lions, comme aussi les espèces cruelles,
durent leur sauvegarde à la seule vaillance,
les renards à la ruse, et les cerfs à la fuite.
En revanche, les chiens avec leur cœur fidèle
et leur sommeil léger, comme aussi tout le genre
des animaux de trait et des bêtes de somme
et les troupeaux laineux et les races à cornes,
tous ceux-là ont été, Memmius, confiés
à l'humaine tutelle. Ils avaient en effet
ardent désir de fuir les animaux féroces,
d'avoir la paix, d'avoir abondante pâture
⁸⁷⁰ oisivement gagnée, toutes choses que nous,
nous leur donnons pour prix de leur utilité.
Les bêtes, en revanche, auxquelles la nature
refusa le pouvoir de vivre sans soutien
ou de nous être à nous de quelque utilité
capable de nous faire admettre que leur genre
passe sous notre garde et y soit protégé,
celles-là, c'est bien clair, étaient là, terrassées,
comme proie et butin offert aux autres bêtes,
car les fers du destin tenaient chacune d'elles
entravée, jusqu'au jour où la nature enfin
eut réduit à néant l'ensemble de ce genre.

Il n'y a jamais eu, par contre, de Centaures,